

Mario Capasso

L'IMMEUBLE

Un roman en ruine

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Isabelle Gugnon

La dernière goutte

Immeuble

L'IMMEUBLE OÙ L'ON ME DONNE une occupation La apparemment cinq étages le lundi. Quand je ne trouve pas le bon chemin en entrant, la première personne que je croise me salue au cas où il pleuvrait à midi et uniquement si elle me confond avec un acteur du petit écran, c'est sûrement à cause de la moustache, je crois, un de ces jours je me la laisserai pousser. Lorsque je pénètre dans l'immeuble, il fait en général froid, chaud ou doux, voilà pourquoi je chancelle et fais semblant de rendre le salut alors qu'en réalité, je me cure le nez en me demandant si le bruit qui en résulte n'est pas trop impressionnant. D'un pas résolu mais néanmoins vacillant, je marche dans les entrailles de l'immeuble, me laisse pousser les ongles, mâche quelque chose du côté où les caries n'ont pas encore atteint leur apogée, flaire mes aisselles en ayant l'air de ne rien avoir à faire dans les prochaines heures et, une fois dans mon bureau, j'expédie sans me presser les affaires les plus insignifiantes, les seules à m'arriver entre les mains, que je lave pourtant quotidiennement, sauf les mardis ensoleillés, bien sûr, ça coule de source.

Au rez-de-chaussée du sixième étage, le kiosque appelé *Suce une mandarine* n'est que rarement ouvert. On a confié ce poste à un employé pour le récompenser de son étourderie jamais démentie et peut-être héréditaire, et son travail laisse plutôt à désirer. Les conséquences de cette attitude sont si faciles à imaginer que même moi, j'y parviens. À la moindre inattention, devant la plus petite insinuation, la pile de mandarines oublie les lois de l'équilibre et se répand par terre, si bien que quand on marche histoire de marcher et qu'on se retrouve justement là, on se penche, mine de rien, on prend une mandarine et on s'y accroche avec les meilleures intentions du monde, mais au moment d'être utilisée, elle refuse de répondre, émet un bruit, ne tient pas les promesses annoncées sur son emballage, bref, elle foire. Lorsqu'on a eu beaucoup de mal à ouvrir les yeux le matin, qu'on s'est lavé à deux reprises la figure au savon et qu'on se considère comme un bon gars qui n'embête personne et s'est rendu dans l'immeuble pour s'acquitter d'une tâche parce que c'est la seule chose qu'il sache faire ou pour une autre raison, qu'on en ressort dans l'après-midi ou plus tard, content malgré tout, réjoui d'être en possession d'une mandarine, tentative de bonheur qui dure jusqu'à ce qu'on morde dedans pour la suçoter, alors et quelle que soit la place qu'on occupe dans la hiérarchie, on devient un aigri, un fruit amer qui gâche la récolte ou une loque humaine. Et on passe ensuite sa nuit à se demander qui on est réellement, d'où on vient à des heures indues, où on va avec tant de hâte, qu'est-ce qu'on fait réveillé si tard et, plus important, le feu gordien, la question à un million de

réponses, pourquoi la mandarine était tout sauf juteuse. Ces nombreuses interrogations nous trottant dans la tête, on ne peut pas dormir et encore moins rêver, on se tourne et on se retourne dans le lit qui proteste, au milieu de la nuit, on dit putain, merde, ou on le pense en silence, et tout ce qu'on souhaite, c'est de vite entendre le réveil sonner pour retourner dès que possible dans l'immeuble, car on se doute qu'on ne nous a pas donné ce qu'on méritait et, par instants, on croit qu'on n'aura pas le temps de faire exploser la justice en mille morceaux, d'en attraper ne serait-ce qu'un au vol, justice en l'air, dit-on, alors on arrive tôt, on rentre tard et on accepte de faire n'importe quoi en se moquant d'être payé au lance-pierres, on essaie de faire ce qu'il faut même si ce n'est pas forcément ce qui était prévu, juste pour voir si à la sortie, surtout si c'est un vendredi impair, on a la chance en se baissant de prendre au hasard la mandarine qui nous était destinée.

Tout travail est un mystère, a déjà dit Karl Marx lors d'une bringue apocalyptique qui touchait presque à sa fin, en discutant de la plus-value du dernier verre de vin. Il s'est passé nombre d'années émoussées, des mois de cent jours, des jours sans jour ni soleil, des heures et des heures accumulées sur je ne sais combien de minutes, sans parler des secondes qui venaient en prime, un tas de cafés, d'interminables bataillons de nicotine, à propos, donne-moi une autre cigarette parce que j'ai fait tomber la dernière que j'ai écrasée sans faire attention, des rames entières de feuilles à carreaux ou encore blanches, des milliers de rouleaux perdus dans

une mer morte, des tonnes de rubans égarés, et tous ces papiers, tant de papiers. Pendant ce temps, l'entreprise a versé mon salaire et celui d'autres employés, car nous sommes des centaines ou peut-être des milliers, voire des millions dans l'immeuble, qui sait. Le temps passe, on devient vieux, mais on continue de causer tant et plus, on s'assèche la langue et on s'humecte les doigts sans se mettre d'accord sur l'activité développée par cette entreprise, si toutefois elle en a une. On brasse les hypothèses les plus variées, si possible avec un jeu de cartes espagnoles. Celles qui nous sont les plus chères sont les suivantes :

Réparation et revente à prix prohibitifs
d'astéroïdes disséminés dans de pâles éclats de
lune.

Gestation, entre le chant du coq et minuit,
d'expéditions visant à profaner des tombes sans
personnalité juridique.

Dévaluation d'antécédents pour évasion fiscale
d'individus ayant des difficultés à évacuer tout
type de cabinet.

Stockage de vis pour paliers, pas gros et fin,
pour que les enfants obéissent aux ordres sans
rechigner.

Lâcher de tourterelles catéchisées afin de
satisfaire une demande sur les places et les
promenades passées de mode.

Spéculation panoramique d'amourettes superflues,
possibilité de verser comme acompte les injures
les plus autorisées dans les dictionnaires les moins

autorisés.

Gestion en deux temps, trois mouvements
d'orchestres de tango très en vogue dans les
années 1940, tsoin, tsoin.

Il y a d'autres hypothèses, beaucoup d'autres, je le sais, mais elles sont trop hypothétiques.

Nous nous demandons aussi, mais de manière plus intime, à l'image de l'infatigable écoulement des sucs gastriques dans un recoin perdu au milieu de l'intestin de plus en plus grêle à force de régimes, ou peut-être d'un murmure d'aérosol légèrement introduit dans le lobe occidental de l'oreille, comme si c'était une question métaphysique: qu'est-ce qu'on fabrique dans cet immeuble ?

Drôle de question, dis donc.

Dis donc, dis donc.

Je dis, donc, drôle de question.

Parfois, le matin (ce genre de chose arrive le matin, d'après les dernières analyses réalisées, qui ont prouvé que ma femme est mystérieuse bien qu'en effet enceinte), quand je cherche une réponse à cette drôle de question, je promène avec un soin extrême, le long de la vitre, mon regard par la fenêtre de mon bureau, qui donne parfois sur un autre endroit, en général sur la ville ou avec un peu de chance sur le fleuve, mais qui en tout cas ne me donne pas toujours satisfaction car ces panoramas ne se remarquent pas à première vue dans la mesure où l'immeuble est toujours enveloppé d'une brume tenace. Peut-être que le brouillard nous protège,

c'est possible, c'est ce qu'on nous a dit et je suppose que c'est vrai, que s'il existe, c'est qu'il a ses raisons, même s'il ne figure pas au programme. Je disais donc qu'avant de m'égarer dans la brume, certains matins, perdu dans mes pensées, je m'adonne pendant des heures à la douce contemplation de l'infini, qui implique de la lenteur. Les heures s'écoulaient alors et l'une chasse l'autre, comme des bulles flottant dans un wagon, comme des poissons descendant la pente d'un étang, comme des papillons remontant une prairie, comme des boules cherchant le trou, comme la chute des feuilles d'un vieil arbre au coin de la rue. Comme si de rien n'était. Comme si rien n'avait d'importance.

Quand je regarde les heures passer, en plus de la distraction visuelle que représente cette activité, je profite du vide qui se fait dans mon esprit pour tirer des conclusions, des conclusions inachevées, dérivées de ma pensée profonde, des conclusions à la dérive, certaines si brillantes qu'elles m'aveuglent, d'autres si sombres qu'elles m'éclairent, toutes singulièrement plurielles. Enfin, je ne sais pas.

Maintenant j'ai une tête de pamplemousse et je presse ce moment comme un citron, profitant que personne ne regarde dans ma direction (au cas où, je vais faire semblant de mâcher un biscuit, crunch, crunch, pouah, celui que j'ai pris est vraiment pourri, je ferais mieux d'avalier un verre d'eau, glou, glou, argh, argh, mais qui a mis du chlore dans cette saloperie ?), j'aimerais glisser une critique. Rien qui sorte de derrière les fagots, au contraire, ça ne casse pas trois pattes à un canard. Je

suis inquiet parce que j'ai l'impression qu'une amorce de bureaucratie s'installe dans l'immeuble. Je ne peux pas l'affirmer car pour m'en assurer, il faudrait que je m'acquitte des formalités ennuyeuses qui s'imposent, je n'ai que de très rachitiques soupçons que j'expose dans toute leur insignifiance. Par exemple, pour passer des vacances agréables, il faut partir sans son conjoint, adopter l'allègre train de vie d'un célibataire ou en tout cas prendre le train. Pour y parvenir, il est nécessaire de remplir des centaines de formulaires avec des milliers d'espaces blancs à compléter en écrivant en script presque toutes les voyelles et certaines consonnes. Pour partir dans la sierra, il faut présenter une scie en bon état et remplir des formulaires verts. Quand on s'est fixé la mer comme objectif, les formulaires sont verts également. Si on est indécis, si on hésite entre la montagne et la maison paternelle, les formulaires seront là encore d'un vert ineffable, mais plus incertain, un peu comme, comme, comme, je ne sais pas. De toute façon et sans vouloir aller plus loin, car c'est fatigant et je n'ai pas encore fait mes valises, l'opinion qui s'est généralisée dans ces murs, c'est qu'il vaut mieux ne pas partir en vacances hors de l'immeuble, non seulement parce qu'on ne nous donne que des formulaires jaunes qui, comme tout le monde le sait, ne servent à voyager nulle part, mais parce que nos amis éventuels sont là, par-ci, par-là. À quoi bon s'en aller, si en marchant dans les couloirs, en regardant par le trou de la serrure, en déambulant dans les escaliers, en allant aux toilettes pendant les heures de pointe, il est possible quoique improbable d'en croiser peut-être un ou

deux au cours des prochaines et inoubliables vacances qu'on passera à l'intérieur.

À l'intérieur.

Certains employés vivent dans l'immeuble et les autres, dont je fais partie, ont secrètement surnommé ce groupe *Les apôtres à temps plein*. Ils sont en quelque sorte les fondations, les colonnes, les poutres, les corsets ou plutôt les failles de cet endroit. Mais en réalité, nous y avons tous au moins passé une ou plusieurs nuits. Il y a de fortes chances qu'on soit resté de permanence pour mettre en place un commérage indiquant sur sa première page jaune que le **SUPER** exigeait de l'efficacité et de la diligence dans les actions, et même si ce ragot prête à rire, tout dénotatif qu'il soit, on lui accorde de l'importance et il entre dans notre vie. Les nuits deviennent alors des moments noctambules d'activité fébrile et aucune aspirine ne peut en ralentir le rythme. Les passions se débrident en desserrant les nœuds et les pièces s'emplissent de dossiers urgents à traiter avec doigté et légèreté, voilà pourquoi on prépare des milliers, et quand je dis des milliers, c'est pour ne pas exagérer, de rapports minutieux, détaillés, restaurés qui n'informent personne en particulier et révèlent l'incertitude sans égale d'une situation toujours égale, sauf qu'on a peut-être un peu plus transpiré. Disons-le une bonne fois pour toutes ou taisons-le à jamais, l'essentiel quand on ne ferme pas l'œil de la nuit, c'est que chaque nuit de corvées nous sert sur un plateau l'occasion de la frapper, de prouver combien on est indispensable pour résoudre d'insolites opérations sur la calculette, en conséquence

de quoi on porte le chiffre exact sur le bilan le plus pressant qu'on puisse imaginer, bilan qui est à l'évidence évincé par un autre, car révisé, contrôlé et finalement raturé et corrigé de manière frigorifique par quelqu'un de tout aussi indispensable que nous, qui avons reçu les bilans d'autres personnes pour les corriger et les raturer, si bien que tout fonctionne en circuit fermé sans tirages au sort ni appels d'offres, sans fissures, un petit réveil, c'est ça, jusqu'à ce que n'importe qui ou tout employé un tant soit peu dégourdi archive un jour dans un solide tiroir le dossier en question ou plus simplement l'oublie s'il ne l'a pas fait tomber. C'est là que restent prostrées les fameuses urgences urgentes, au repos, abandonnées, en attendant qu'au cours d'une autre nuit de tâches fébriles, quelqu'un mette le thermomètre à l'heure et les délivre pour leur refaire prendre l'air. Et il en est ainsi indéfiniment.

Pendant ces nuits vient s'ajouter à l'obscurité le fait qu'entre quatre heures moins dix et cinq heures vingt, parfois avant, mais pas trop, ou après, mais pas tant que ça, quelque chose arrive sans s'être fait annoncer et s'introduise dans l'immeuble. C'est imprécis tout en étant très concret et palpable. Au début, on dirait que c'est juste le brouillard qui entre par les fissures, car il devient dur et intense. Moi, je ne crois pas que ce soit juste la brume. Nous tous, qui à demi mauves demeurons comme des moribonds au fil des heures, avons en chœur une sensation proche de la mystérieuse magie inexplicable, et c'est alors que les pulsations des murs se calment peu à peu, et les montres cessent de respirer, les ordinateurs